



Lavomatic

Peter Seibt

Peter Seibt

Lavomatic

© Peter Seibt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1477-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Le lavomatic sentait le vide matinal.

À droite, une rangée de machines numérotées de 1 à 9 – caisse centrale oblige.

Les portes-hublots toutes à moitié ouvertes, à l'exception du numéro 3, frémissant sous la frénésie d'un essorage final.

Qui m'avait, si tôt le matin, devancé ?

Je déposai mon sac devant le numéro 1 et fis partir son contenu dans le tambour : six T-shirts, trois caleçons, des chaussettes de tennis, deux serviettes, des jeans – ce fut tout, nous étions en été ...

La caisse centrale, elle, au fond à gauche, m'attendait sous son tablier d'étain, boutonné de petits pivots à numéros, à côté de feux rouges et verts jumelés.

En voulant payer, je réalisai que je n'avais pas la monnaie. Mais, heureusement, voilà cette fente salvatrice pour avaler les billets de 5 et de 10 !

Je sortis donc un billet de 10 et je l'introduisis. Rien. J'essayai une deuxième fois. Toujours rien. Obstinément, je passai par les quatre possibilités : deux faces à deux orientations. Aucune réaction.

Murmurant « Merde », je me retournai.

Elle était devant moi comme un point d'exclamation.

Une rousse. Des cheveux bouclés, en queue de cheval désordonnée et rebelle.

Ce teint en porcelaine – on s'y attend – parsemé de taches de rousseur – évidemment.

Les yeux, loin d'être verts, me regardaient d'un bleu délavé et sans sympathie.

Une salopette très, très démodée, rayée blanc & vert, verticalement. Des tongs.

Un débardeur trop court, laissant une fenêtre sur des hanches fines. Le corps assez svelte et angulaire en somme.

— C'est votre machine qui fait ce bruit infernal ?

— Vous me proposez d'essorer à la main ?

Elle avait froncé les sourcils.

— Monsieur n'arrive pas à payer ?

— Ça ne veut pas prendre mon billet de 10.

— Donnez, j'ai le doigté ...

Elle prit mon billet, claqua sèchement avec index et majeur dessus, et l'inséra dans la fente.

— Voilà.

Avec un petit sourire. Le papier avait disparu. Un silence.

— Merci.

Je déclenchai finalement ma machine et m'en allai vite : Quarante minutes pour faire des achats. Quand je revenais pour mettre le linge à sécher, la fille était partie.

De retour à la maison, je vidai mon sac sur le lit. Les jeans, loin d'être vraiment secs, avaient légèrement humidifié le reste. Fallait donc attendre.

Je déteste ces petites mesquineries de la nature.

Finalement, je pris les jeans pour les accrocher dans la salle de bains.

Un petit triangle en papier s'en détacha et voltigea sur le T-shirt bleu.

En revenant de la salle de bains, je m'en empare. Il s'agit d'un bout de papier essuie-tout. Dessus, une écriture en jaune, pénible à déchiffrer.

Mais quand-même : C'est un numéro de téléphone.

Un numéro de téléphone.

Du jaune sur blanc. Telle une calligraphie d'un pipi collectif dans la neige ...

Mais non, commençons plutôt par ce rouleau immense et solitaire, perdu quelque part dans la nuit, parsemé de myriades de numéros de téléphone énigmatiques et dérobé, par une chouette effraie de passage, d'un échantillon qu'elle déposera, toute dame blanche gloussante, dans mon sac à linge.

Ou peut-être durant un duel à l'épée, âpre et virtuose, confrontant le gentil Peter Pan au terrible Capitaine Crochet, tout juste au-dessus mon sac, le vainqueur (on sait qui c'est) épinglera ce petit bout sur la veste de l'adversaire en le faisant, d'un geste hautain, tourbillonner dans le sac, tout en poussant un « Hourra ! » de triomphe et de dédain.

Mais, sérieusement, d'où vient ce numéro de téléphone ?

Moi, j'opte pour le tambour du séchoir : Résidu, oublié dans un coin, d'un tour antérieur, le petit bout de papier s'est caché entre les jambes de mon pantalon pour y rester, inaperçu, pendant que je récupérais mon linge. Bien.

C'est le téléphone qui sonne. Une voix de femme. Elle aimerait sincèrement m'expliquer tout ce que j'ignore des derniers aménagements fiscaux. Je dis que je ne suis pas propriétaire. Elle me raccroche au nez.

Une journée sans charme et poésie, apparemment.

Je regarde autour de moi. J'avais remis le téléphone sur son socle à côté de l'imprimante, au coin droit sur mon bureau – qui est un simple panneau

contreplaqué en blanc stupide et stérile, posé sur deux chevalets dociles « à jambes écartées », et dominé par mon ordinateur, ce compagnon fidèle de mes insomnies.

Je me trouve donc dans ma chambre à coucher, cinq petites marches en-dessous du salon qui donne, lui, avec ses deux grandes fenêtres, sur la rue – une petite rue étroite, privée de soleil, mais fourmilière sonique. La chambre, en arrière et « en bas », fait donc nid, d'autant plus qu'elle est dominée par un grand lit qui n'est rien d'autre qu'un matelas généreux sur un sommier simplet.

Au-dessus du lit, collée sur le crépi blanc d'un mur vaguement ondulé, une affiche « de mes débuts » : un corps d'une femme très classe et habillée en cuir noir, tout corps, privée des épaules et de la tête.

Le plafond est renforcé par deux poutres noircies et bien courbées, comme si elles souffraient du poids d'un couple d'éléphants couché dans l'appartement supérieur.

Au fond, la porte de la salle de bains, à côté d'une armoire murale qui contient le gros de mes vêtements, c'est-à-dire tout ce qui ne traîne pas, par ci, par là, prêt au quotidien immédiat, sur quelques chaises autrement inutiles.

Néanmoins, l'impression prédominante ici est quand-même celle d'une bibliothèque.

Six étagères couvrent le crépi fissuré des murs blancs et hébergent des colonies de livres serrés l'un contre l'autre – tout comme dans ces colonies de manchots sur les glaciers en Antarctique.

Le téléphone. Appel masquée. Je décroche. Allô ! – Silence. Allô ! ! ! – Silence.

Puis, au moment de raccrocher, je tombe dans une embuscade sonore.

Au début, une pulsation aérée et nerveuse de broches, vite interrompue d'éruptions sèches et laconiques de la grosse caisse, irrégulières d'abord, semble-t-il, mais bientôt révélant une structure rythmique. Au moment où la voix plaintive de l'alto se superpose, j'y suis : c'est *Nuba* d'Andrew Cyrille, et l'alto, c'est celui de Jimmy Lyons. Un sommet du jazz expérimental des années 70. J'écoute, fasciné comme si c'était la première fois. Après cinq minutes, quand la voix de Jeanne Lee devrait se joindre, tout s'arrête brutalement.

L'autre côté a raccroché.

L'autre côté ... Quel autre côté ? Qui est-ce qui m'a pris comme cible, et pourquoi ?

Un ennemi ? Je n'ai pas d'ennemis. Enfin ...

Un ami espiègle ? Je n'ai pas d'amis espiègles.

Néanmoins, quelqu'un vient de placer une fléchette relationnelle. Cet alto longeant un mur des lamentations, comment le prendre ? Métaphore tendre, métaphore acerbe ?

J'ai soudain envie de boire un coup.

Le frigo est à côté de l'entrée du salon. Car le salon commence par le coin cuisine qui fait une sorte de corridor le long du mur de fond. On note, côté mur et côté salon, un assemblage rassurant et utile de placards et d'étagères en bois, secondé, partout où c'est indiqué, d'un carrelage en vert aquatique modeste mais convaincant.

Dans le frigo, le choix est fort limité : deux bouteilles de bière munichoise, le reste, de la veille, d'une bouteille Menetou-Salon, et une bouteille bien entamée de vodka russe oublié sur la dernière rangée. La copine qui en buvait au temps d'échauffements pendant ses visites sporadiques s'est éclipsée depuis longtemps. J'hésite. Puis, je choisis un verre de blanc.

Assis dans la fenêtre grand ouverte à droite – l'autre restera condamnée pour toujours par un rideau immuable – je fais l'inspection de mon salon.

En face de moi, le faux bar servant de bouclier au coin cuisine se présente plutôt en robe de bibliothèque. Et ce thème est maintenu par trois étagères de livres qui s'alignent côté droit. Au secteur mural entre les deux fenêtres j'ai réussi à placer une dernière étagère en mission lecture. Elle est surchargée, ce qui lui vaut une silhouette de tour de Pise. Le dernier mur, retour vers l'entrée, s'accompagne d'un lit simple qui se veut canapé mais qui figure plutôt d'étalage pour achats récents, suivi d'un grand yucca vieillissant et arrosé une fois par semaine, pour terminer par un bureau – une table un peu rustre en bois foncé style Henri II, achetée il y a longtemps dans un dépôt à Bordeaux. Au centre du salon on remarque une petite table basse et allongée, en bois clair, support d'un vase rustique d'alstrœmères et d'un vase-bocal conique avec trois belles branches de poirier en fleurs, factices hélas. Par terre ça ne manque pas de livres traînant par ci, par là.

Un pigeon téméraire vient d'atterrir sur la petite grille devant ma fenêtre, tout près de moi. Je n'aime pas les pigeons. Je verse le fond de mon verre sur sa queue.

Il s'envole, excité et déçu.

J'abandonne mon poste, décidé de laisser mon empreinte sur le reste de la journée.

D'abord, il va falloir ranger le linge sec. Je descends dans la chambre et m'approche du lit. Le petit bout de papier avec le numéro de téléphone me regarde d'un clin d'œil jaune. Est-ce que je le jette ?

Finalement, je le prends du bout des doigts, hésite, puis, spontanément, saisis mon portable et fais le numéro. À la quatrième position je dois me décider entre un « 1 » et un « 7 » ; ça sera le « 7 ».

J'attends. Ça sonne à l'autre côté. Plusieurs fois. Personne ne décroche. Tant pis.

Ma curiosité est réveillée. Allez, une deuxième fois ... Je refais le numéro, mais en changeant le « 7 » en « 1 ».

La sonnerie me semble différente, plus cahoteuse.

Cahoteuse ou pas, il n'y a pas de réaction.

Je sens une goutte de honte sur mon front. Hâtivement je roule le petit bout de papier en mini-boule, monte dans le salon et la jette *con brio* par la fenêtre.